

LE CINÉMA

LA SYMPHONIE PASTORALE

Cannes, 29 septembre.



MES lecteurs m'excuseront si, au lieu de les entretenir d'incidents sans importance et sans intérêt, je leur parle des films présentés à Cannes. Je sais bien que le dernier mot du snobisme est de dire du mal du Festival, mais le snobisme et la mauvaise foi ne sont pas mon fort...

Il se trouve que *La Symphonie pastorale* sort, à Paris, dans la salle du Marignan — qui nous est enfin rendue — quelques jours après avoir remporté, au Casino de Cannes, un succès qui ne se peut comparer, jusqu'ici, qu'à celui qu'a connu *The Lost Weekend*. Que ce public assez froid, ces professionnels de tous les pays du monde s'accordent pour égaler la production française à ce que l'Amérique nous envoie de plus parfait, c'est là un événement qui n'est pas mince, et nos hôtes n'ont encore vu ni *Bataille du Rail* ni *La Belle et la Bête*...

La qualité de *La Symphonie pastorale* vient d'un accord parfait entre les quatre principaux collaborateurs de ce film : le metteur en scène Delannoy, les auteurs Jean Aurenche et Pierre Bost, l'interprète Michèle Morgan. Jean Delannoy n'est pas ici le maître d'œuvre qui équilibre des éléments divers, comme le fait Jean Cocteau dans *La Belle* ; il n'est pas non plus le créateur qui mène le film de sa conception à sa réalisation comme un René Clair, un Jean Renoir, un Clouzot, un Bresson, un Clément sont capables de le faire. Mais il joue sa partie dans l'ensemble avec une sûreté, une maîtrise, une sincérité auxquelles il faut rendre hommage.

Je ne crois pas que Delannoy s'élève jamais au-dessus du rang d'un Duviol. Mais ce n'est déjà pas si mal qu'on puisse prononcer à son propos le nom de ce maître artisan qu'est l'auteur de *Pépé le Moko*. Certes ni l'un ni l'autre ne possèdent une conception du monde, un style, tout ce qui fait les grands artistes. Certains ne manqueront pas d'ailleurs de louer Delannoy de savoir écrire un jour comme Dekobra (*Macao*), un autre jour comme Cocteau (*L'Eternel Retour*), le troisième comme Spaak (*La Part de l'ombre*), et le dernier comme Gide. Sans aller jusque-là, je pense que la probité de ce réalisateur méritait de trouver sa récompense et c'est pourquoi je souhaite que Paris ratifie le jugement de Cannes sur *La Symphonie*.

Mais cette réussite ne fait que sou-

ligner l'erreur que commet actuellement le cinéma en s'engageant dans la voie de l'adaptation des grandes œuvres littéraires. Loin de moi la pensée d'interdire au cinéma tout emprunt à la littérature, mais il est bien évident que lorsqu'il se trouve devant un ouvrage prestigieux, un roman consacré, il se trouve gêné, il n'ose point prendre avec lui les indispensables libertés. S'il le faisait nous crierions, avec raison, au scandale. Le voilà donc lui, le forcené, le révolutionnaire, contraint au respect, obligé de se soumettre aux conceptions de l'écrivain à qui le mot donne toutes les libertés, alors que le cinéma trouve tout de suite ses limites puisqu'il est soumis au réel. Cette obligation où il est de tout dire par l'image lui impose des disciplines qui peuvent être fécondes, mais à la condition que ce soient les siennes.

Les défauts de *La Symphonie pastorale* tiennent uniquement à sa soumission volontaire au roman d'André Gide, qui est une étude de caractère, alors que le cinéma est essentiellement un art social. Tous les grands films sont des études de mœurs et les plus originaux nous montrent l'homme aux prises avec le monde, le conflit de l'individu et de la société.

Jean Aurenche et Pierre Bost se sont trouvés, eux aussi, en présence de ces problèmes. Si bien qu'en dépit de leur désir de rester fidèles au livre, ils ont été contraints de biaiser, d'ajouter des personnages. Je n'ai pas lu depuis bien des années *La Symphonie*, pourtant je ne crois pas me tromper en disant que les personnages que jouent Louvigny (fort mal d'ailleurs) et Andrée Clément ne sont pas de Gide. Mais les adaptateurs n'ont pas osé s'écarter trop du modèle, et c'est ainsi que nous voyons le pasteur et sa femme tout occupés de leurs débats sentimentaux et jamais de leurs enfants ; on nous dit pourtant qu'ils sont quatre, mais ils ne paraissent ici — comme dans un roman ou une pièce de théâtre — que pour les besoins de l'action. Si c'était là un parti pris comme, par exemple, dans *Les Dames du bois de Boulogne*, ce serait très acceptable, mais il s'agit d'un film réaliste et qui, par conséquent, ne peut se situer hors de la vie quotidienne.

Je m'excuse d'insister sur ce qui peut paraître des détails, mais je crois qu'en réalité nous sommes bien au cœur même du problème : le Festival de Cannes révèle trop les tendances qu'a le cinéma, actuellement, à ignorer les grandes lois qui le régissent, pour qu'on ne tente pas de s'opposer à la catastrophe qui menace. *Qu'elle était verte ma vallée* et *La Symphonie pastorale* sont deux des œuvres les plus importantes de ces derniers mois. Ce ne sont pourtant pas des chefs-d'œuvre parce que les auteurs n'ont pas eu le courage de rompre complètement avec Gide, avec Llewellyn. Et parce qu'ils se sont laissés ligoter par l'écrivain, ils ont affadi sa pensée : il n'est pas douteux que le personnage du pasteur est infiniment plus complexe dans le livre et si le caractère de Gertrude nous satisfait pleinement, c'est qu'une comédienne de génie lui insuffle une vie intérieure qui déborde largement le cadre du film.

G. CHARENSOL.

es Nouvelles littéraires

3/10-40